

ARTHUR DREYFUS

**BELLE
FAMILLE**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA SYNTHÈSE DU CAMPHRE, roman, 2010.

Aux Éditions Flammarion

LE LIVRE QUI REND HEUREUX, 2011.

BELLE FAMILLE

ARTHUR DREYFUS

BELLE
FAMILLE

roman

nrf

GALLIMARD

Pour Joseph.

« Il faut avoir beaucoup d'imagination,
Madame, pour dire la vérité, car on ne la
connait jamais tout entière. »

SACHA GUITRY, *Toâ*

Je ne crois pas en la vérité. Comme l'esprit humain, elle a ses humeurs. Elle a son humour. On pense la tenir par une extrémité. De l'autre elle se dérobe, pour nous contraindre à rêver. L'écrivain ne fait rien d'autre que cela : rêver la vérité. À sa mode il la tourne ; comme le caramel mou confectionné par des tabliers blancs sur les marchés de Bretagne.

La matière première du romancier ne colle pas aux molaires. Elle flotte autour de lui. Ce sont des larmes. Ce sont des lignes. Celles, presque invisibles, d'un canard de province. Celles, trop imposantes, des colonnes nationales.

Magritte a peint un homme qui observe un œuf, et qui peint un pigeon. C'est de cet œuf que, précautionneusement, je me suis saisi. Je l'ai désempilé. Dedans j'ai versé un jus neuf.

Comme l'homme au pigeon, je n'ai abouti qu'à l'un des modes possibles de la réalité. Entre mille milliards. Excepté les rayons du soleil et le bruit que donne la mer, un rapide calcul de probabilités m'incite subséquemment à confesser que tout est faux. Qu'hormis ma coquille de départ, toute ressemblance

avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être attribuée qu'à ce que Louis Aragon dénomma les droits imprescriptibles de l'imagination.

L'écrivain n'est jamais fidèle à la vérité. Il lui préfère sa petite sœur, la vraisemblance. Qu'on lui pardonne cette allégeance — car il faut convenir qu'un brochet, qu'une vipère, ou qu'un goéland se logent plus commodément dans un œuf que trois cent trente-trois tigres du Bengale.

A. D.

1

Granville est située au bord de la Manche à l'extrémité de la région naturelle du Cotentin, elle ferme par le nord la baie du Mont-Saint-Michel et par le sud la côte des havres. Jadis la ville était fameuse pour son port morutier, devenu le premier port coquillier de France. On pourrait dire sans risque de se tromper qu'au moins le mitan du quinze millier de Granvillais tire bénéfice, de près ou de loin, du négoce des fruits de mer. Malgré cela, la plupart d'entre eux rechignent encore à se sustenter de coquillages (peut-être par peur de mordre la main qui les alimente). On ne compte plus les visiteurs de passage qui se sont frottés à cette énigme — dont la simple évocation suscite immédiatement, et pour une raison inconnue, de la gêne, un malaise, voire de l'animosité.

De pente très faible, l'estran de la côte granvillaise permet à des marées de plus de quatorze mètres de monter. Au début du siècle, et à plusieurs reprises, des enfants partis à la chasse aux palourdes ont laissé leurs familles en deuil. Si de tels drames ne sont plus à déplo-

rer depuis quelques décennies, les propagandes maternelles n'ont fait que s'accroître, au point d'engendrer des générations hantées par un même cauchemar immense et salé. À l'école municipale, la leçon de Sergine Frêle sur le mouvement des marées prend chaque année la forme et la solennité d'un avertissement.

Au-delà du cours élémentaire de géographie, l'estran fait l'objet d'une bataille juridique décennaire. Lorsque l'eau se retire pour dénuder la grève, l'étendue de sable qui se révèle pourrait appartenir à tous ceux qui aiment y poisser leurs bottes. La Loi n'est pas si simple. Selon l'Hôtel de Ville, cette plage périodique demeure, en toutes circonstances, la propriété de la municipalité — et les petits trafics y afférents, un manque à gagner pour les finances publiques. Le maire ambitionne de taxer les couteaux, clams et soles ramassés à marée basse. Les pêcheurs estiment que l'estran dépend du « droit de la mer », qui n'impose pas leurs prises. Le reste des Granvillais, pour des raisons fiscales, est favorable au projet de la Mairie — excepté ceux dont les rejets ramènent quelquefois, le dimanche, dans leurs seaux en plastique, une poignée de bigorneaux. Ceux-là *se posent la question*.

Le bourg a ses notables, et ses prolétaires. S'il y avait fait une halte, Marcel Pagnol aurait pu y pondre une sorte de *Topaze* opposant la riche Société des Conques aux matelots qui s'égratignent les phalanges sur ses chalutiers. D'ailleurs Granville, parfois surnommée la « Monaco du Nord » (du fait de sa situation sur un promontoire rocheux), réserve traditionnellement ses plus beaux lopins au P-DG de la SDC ; au maire et à son adjoint, aux quelques médecins, avocats et notaires certi-

fiés de la localité. Depuis la plage centrale, qui s'ouvre comme une piste de cirque sur le port de plaisance, on aperçoit tout en haut leurs maisons très larges, très belles, trop cossues pour être vraies. Les enfants de pêcheurs reçoivent l'instruction de ne jamais *monter la colline*, ou de s'amuser *dans le bourg*. Pour eux, et jusqu'à l'orée de l'adolescence, ces bâtisses passent pour les hôtels d'un Monopoly illicite ; où se jouerait, sur un autre plateau, le jeu d'une autre société.

Tony avait toujours éprouvé, se répéta Laurence, une fascination pour les objets, les vêtements, ou les animaux étranges et inutiles. Il n'évoluerait pas. À quarante ans, son frère trouvait encore le moyen de ramener de voyage des canifs en bec de pie, des écharpes en fil de zinc ; ou des bocaux garnis de fourmis bleues très venimeuses. Seulement, aujourd'hui, il avait dépassé les bornes en offrant à son neveu un caméléon (ce n'est pas le genre de choses qu'on jette à la poubelle).

Laurence demanda à son frère s'il était « complètement con ou quoi » ; ce à quoi Tony répondit avec une satisfaction malicieuse :

— Fais comme lui, garde ton sang froid.

On réintégra le *living*. Madec observait le reptile à travers son enclos de plastique. Au moyen de légères tapes, il tentait de l'éveiller. Les bêtes des dessins animés étaient beaucoup plus rigolotes ; les caméléons en particulier changeaient sans cesse de couleur, passaient du jaune au bleu, et du gris au doré comme des sucres d'orge électroniques. Celui-là se cramponnait à sa

branche, prostré, les yeux dans le vide, dépourvu de toute fantaisie.

Autant le grand salon tapissé de gravures bretonnes n'était pas spécialement graphique, autant l'entremêlement des jambes claires du petit garçon, étendu sur le sol près du terrarium, et les silhouettes empruntées de son oncle et de sa mère — comme légèrement inclinées par un vent d'intérieur — auraient pu composer une scène du Caravage ; où la lampe de poche déchargée de l'enfant se serait substituée, dans le clair-obscur, à la flamme mourante d'une bougie.

Tony prenait un malin plaisir à retracer son voyage en Colombie à Laurence, ses entrevues interlopes, son périple en train-couchettes : il savait qu'elle n'avait qu'une angoisse à l'esprit — le détestable présent —, et cela le ravissait de détailler par le menu ses expériences honteuses sans qu'elle y prête attention. Il avait beau expliquer que, là-bas, les junkies en manque s'enfonçaient des seringues dans la bite (quand les veines de tous les autres endroits du corps s'étaient trop épaissies), qu'il avait lui-même aidé un jeune gars à se piquer sous la paupière, Laurence, elle, se demandait si ça faisait des crottes un caméléon, des crottes comment ; des petites boules comme les lapins qui sont toutes dures et qui sentent pas mauvais, ou bien des fragments liquides de résidus d'insectes. Les seules crottes qu'elle aimait, c'étaient celles des nourrissons : les vertes, couleur épinard, qui exhalent le compost frais et la semoule crue, celles qu'on peut effleurer du bout des doigts comme si c'était un peu sale tout en sachant qu'au fond c'est propre.

Madec sursauta : le reptile venait de propulser sa langue contre le Plexiglas, dupé par un mouton que l'enfant avait assemblé en passant ses doigts dans les rainures du parquet. Mobile, la boulette de cheveux, de poils et de poussière, pouvait effectivement passer pour une mouche auprès d'un saurien myope. L'enfant fit une grimace de dégoût devant l'organe gluant de l'animal. Poisseux, tapissé de bulles, ce n'était même pas *rose-langue*, mais *gris-rose*, comme l'intérieur des tartes à la rhubarbe. Il se demanda si c'était aussi comme ça l'intérieur des filles, notamment celui de Juliette, qui l'avait embrassé sous le préau (mais sur la bouche) — et cette pensée le répugna davantage.

Entre-temps, Laurence et le caméléon avaient changé de couleur. Lui était passé du gris au bleu ; elle du blanc au rouge. Parce que Tony venait de lui rappeler l'épisode d'Astor, ce garçon romantique et beau qui lui avait proposé, alors qu'elle préparait l'internat, de le suivre en Amérique du Sud, d'abandonner la cardiologie (et Stéphane) pour l'Argentine. En dépit des arguments hédonistes de son frère, Laurence s'était rétractée à la dernière minute. Depuis, elle utilisait ce vieux regret pour s'interdire d'éprouver aucune joie. Et, selon Tony, le caméléon colombien ravivait l'épisode argentin. « Ta psychanalyse de micro-ondes », riposta Laurence en se tournant vers son fils. Avec jubilation, elle constata que l'enfant n'était pas aussi grisé que cela par le cadeau de son oncle. Elle prit une voix douce : « Le mieux, c'est de laisser décider le petit ; Madec, réfléchis, tu veux garder le caméléon de Tony, tu veux qu'il dorme dans ta chambre ? »

Le garçonnet n'était pas enchanté de s'assoupir près d'une bête poisseuse, et qui changeait si peu de couleur. Toutefois, il sentit sa mère plus rétive encore à cette idée. Son jeune pouvoir le rendit orgueilleux. Aux deux adultes il lança : « Je l'aime bien, on le garde. » Et il décida de l'appeler Big, parce qu'il était gros.

Dans l'urgence, Laurence féconda une stratégie torve : le départ en vacances approchant, elle s'appliquerait à faire oublier le caméléon au moyen de billes et de jeux vidéo ; elle bouclerait bagages et ceintures pour, subitement — mais trois cents kilomètres plus loin —, s'exclamer que mon Dieu j'ai oublié de nourrir Big, ces bêtes-là ça peut attendre dans la jungle ils ne croquent pas chaque jour tu lui donneras chéri double ration en revenant d'Italie.

Au retour de Toscane, on retrouverait Big racorni sur le dos, et tout finirait bien qui finirait bien.

Vladimir (l'aîné) et Antonin (le cadet) jouaient et se déguisaient ensemble. Si Madec les observait, il était rarement invité à participer. Il serait faux pourtant d'accuser ses frères de bannissement : c'est lui qui se tenait à l'écart. Sa tête rousse, entre leurs tignasses blondes, semblait provenir d'une autre branche ; d'un autre bourgeon. L'impression se poursuivait lorsqu'on s'adressait successivement aux trois gamins. Le plus et le moins âgé exprimaient quelque chose de doucereux, de sucré ; de malléable. Celui du milieu humait la terre, les racines ; et en dépit de sa naissance, avait plutôt l'air d'un fils de croquant. Le prénom même de Madec, d'ailleurs, semblait lui aussi étranger à la famille Macand. Stéphane l'avait découvert lors d'un congrès médical en Irlande (sur le badge du réceptionniste de son hôtel). La consonance celte l'avait charmé pour une raison inconnue. Il avait téléphoné à sa femme pour lui faire part de cette idée. Elle lui avait demandé si c'était *une blague* ; il l'avait conjurée de lui *faire confiance une seule fois*. Comme Laurence avait décidé du prénom de Vladimir, elle s'était aplatie devant le choix discrétion-

Épilogue

Tout en haut du placard, Madec distingue le scorpion. Un mouton de poussière enveloppe le porte-clefs. Madec est heureux. Sous le plafonnier, la fourchette à viande renvoie un éclat blanc. Lorsqu'il bande les muscles de ses chevilles, le petit garçon sent le couscoussier glisser sur le plan de travail. L'enfant s'immobilise. Il repense aux Kappas ; à tous les Kappas. Pourquoi on court. À chaque impulsion, la chaise de bar vacille. Le scorpion semble le regarder dans le fond des yeux. Les reflets bleus. Le nez de Julien. Madec se souvient qu'il est interdit de toucher aux ustensiles de cuisine. Il en ignore la raison. Une respiration. L'enfant disperse un peu plus de son poids dans le vide. À présent il tend le poignet. Absolument tout (le couscoussier, l'enfant, la chaise de bar) se met à basculer. Madec n'agrippe pas la poignée métallisée du placard.

Madec aime bien mourir.



Belle Famille

Arthur Dreyfus

Cette édition électronique du livre
Belle Famille d'Arthur Dreyfus
a été réalisée le 13 janvier 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070136537 - Numéro d'édition : 238697).

Code Sodis : N51571 - ISBN : 9782072463273

Numéro d'édition : 238699.